

24 images

24 iMAGES

La tentation d'Ismaël

Le jeune Werther de Jacques Doillon

Number 68-69, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22733ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [La tentation d'Ismaël / *Le jeune Werther* de Jacques Doillon]. *24 images*, (68-69), 94–95.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA TENTATION D'ISMAËL

par Thierry Horguelin

Enrôlé malgré lui à ses débuts sous la bannière improbable du «nouveau naturel», Jacques Doillon risque aujourd'hui un nouveau malentendu: celui d'être tenu pour un sociologue de la jeunesse ou pour le peintre attiré du néo-romantisme qui agiterait, nous disent les magazines féminins, le cœur des préadolescents. Certes *Le petit criminel* donnait le sentiment d'inventer une façon radicale de rendre compte du social, mais c'était en s'appuyant, comme *Le jeune Werther* (ses deux meilleurs films depuis *La vie de famille*), sur les équivoques du réalisme, en n'hésitant pas à se confronter au risque de la théâtralité et au raffinement de l'écriture, loin du vérisme ou du simili-naturel télévisuel. Ainsi le naturel du *Jeune Werther* tient-il à un alliage extrêmement élaboré, mais d'une merveilleuse légèreté, de réel et d'artificiel, de tics du langage ado et de stylisation; et si Doillon capte avec infiniment de justesse et de sensibilité la grâce fragile, entre exigence et naïveté, enfance et maturité, des lycéens de quatorze-quinze ans, c'est en restant aux antipodes des clichés sociologiques du «film de teenagers».

Ajoutons que là où ses films sur les «femmes en crise» paraissent condamnés par leur climat d'hystérie artificiel à un épuisant piétinement dans des lieux clos (chambres et couloirs d'hôtel) confinant à l'asphyxie, ceux qu'il consacre à l'enfance ou à la jeune adolescence ont quelque chose de plus apaisé et de mieux venu. Non parce qu'ils sont exempts de tensions, mais parce que l'âge des personnages les préserve des complaisances de l'introspection malade, et que leur trajet émotionnel y prend la forme d'un véritable parcours, qui lui donne sens, respiration et mouvement: France-Espagne pour *La vie de famille*, Sète-Montpellier aller-retour pour *Le petit criminel*. Dans *Le jeune Werther*, d'où les adultes sont pratiquement évacués, les chassés-croisés dans et entre la cour du lycée, le Jardin du Luxembourg et les rues du Quartier latin, chorégraphiés en des plans-séquences d'une

belle fluidité, fournissent un parfait répondant formel à la topographie du sentiment amoureux et des indécisions du cœur dessinée par le cinéaste.

Quant au roman de Goethe (dont *Le jeune Werther* n'est aucunement l'adaptation ni même la transposition), il est moins une référence culturelle plaquée qu'un filigrane qui court tout au long du film, lui donnant son thème et ses variations, son parfum et son climat — à l'image de cet exemplaire du livre qui circule de main en main sans nécessairement être lu, prêté à l'un, donné à l'autre, comme un «passage de témoin» du désir et de la souffrance d'aimer. Variations graves et légères: le film s'ouvre sur un amusant marivaudage dans la cour de récréation, qui illustre avec ce qu'il faut d'humour (la litanie des «sortir avec celle-ci, sortir avec celui-là») le rituel des couples adolescents qui se font et se défont avec une facilité déconcertante. Un rituel bousculé par l'annonce du suicide de Guillaume. Le choc de cette disparition est suffisamment fort (on n'a jamais vu le garçon vivant) pour hanter le reste du film jusque dans ses moments les plus ensoleillés, en le creusant d'une absence que rien ne viendra tout à fait résorber.

Bouleversé par la mort de son meilleur ami, Ismaël (quatorze ans) essaie de comprendre avec ses camarades de classe les raisons d'un geste inexplicable. L'originalité de ce travail du deuil, qui s'accompagne naturellement de culpabilité et de remords (d'être resté aveugle au désespoir d'un ami), est de prendre rapidement la forme à la fois ludique et sérieuse d'une enquête (avec filatures, interrogatoires, photos, traquenards), menée dans le quartier par le groupe de lycéens. Là où *La vie de famille* était un road movie et *Le petit criminel*, si l'on veut, un polar, *Le jeune Werther* sera d'abord un film de détectives en herbe, et ce flirt lointain avec le cinéma de genre lui assure une structure ouverte tout en lui ménageant une marge d'imprévu (le film reste très libre de construction).

D'une méditation sur l'énigme d'un geste (pourquoi ce suicide?) et plus généralement sur celle que constituent ses proches (que sait-on des autres et de leur souffrance?), le film glisse en effet subtilement vers autre chose. Son enquête a conduit Ismaël jusqu'à une jeune fille, Miren, qui est peut-être la cause du suicide de Guillaume, et dont il va s'éprendre à son tour. Exemple remarquable (et admirablement restitué) de cristallisation amoureuse: d'abord parce qu'Ismaël tombe amoureux de Miren à travers sa photographie, mais surtout parce qu'il s'éprend d'elle à travers le regard du mort, prenant ainsi la place d'un fantôme. Comme s'il lui revenait, à lui vivant, de garder brûlants le désir et la souffrance de son ami disparu, par fidélité à sa mémoire. Il est d'autant plus révélateur que la jeune fille se révèle de moins en moins intéressante à mesure qu'on apprend à la connaître, et qu'aux derniers plans du film, Ismaël reprenne une filature silencieuse dont il sait qu'il n'a plus rien à attendre: la persistance du désir importe désormais davantage que son objet. Cet instant fragile de la cristallisation et l'idée qu'on n'aime qu'à travers le regard d'une troisième personne (thèmes rarement sollicités au cinéma en raison de l'évidente difficulté qu'il y a à les illustrer), tout l'art de Doillon consiste à les avoir restitués par une fusion, d'une limpidité rare, de la direction d'acteurs et de la scénographie, qui fait du *Jeune Werther* l'un de ses films les plus déliés et les plus accomplis à ce jour. ■

LE JEUNE WERTHER

France 1993. Ré., scé. et mont.: Jacques Doillon. Ph.: Christophe Pollock. Son.: Jean-Claude Laureux. Int.: Ismaël Jolé-Ménébhi, Mirabelle Rousseau, Thomas Brémond, Miren Capello, Faye Anastasia, Pierre Merezette, Simon Clavière, Sunny Lebrati, Jessica Tharaud. 95 minutes. Couleur. Dist.: France Film.

Sortie prévue à Montréal: Octobre.



Un film de détectives en herbe.

Miren (Miren Capello) et Ismaël (Ismaël Jolé-Ménébhi).

